

XYZ. La revue de la nouvelle



Les vandales

Stéphanie Pelletier

Numéro 135, automne 2018

Armes : gâchette, poison, terreur et séduction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88671ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelletier, S. (2018). Les vandales. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (135), 7–15.

Les vandales

Stéphanie Pelletier

LE LOT de la famille Marchand est ravagé. Les Tremblay, les Bélanger, les Brochu, les Desrosiers ont subi le même sort ; même le petit Cloutier, mort écrasé la semaine dernière par le tracteur de son grand-père, n'a pas été épargné. Les vandales, équitables, ont saccagé les tombes sans considération pour l'âge, la respectabilité du défunt ou la fraîcheur du décès. Henriette empile les restes. D'un côté ce qui est irrécupérable, de l'autre ce qui peut être sauvé. Des bouquets d'orchidées, de magnolias, de pivoines en soie morcelés. De fausses fleurs choisies pour durer et être oubliées. Des fleurs mandatées par les proches du défunt pour montrer à leur place que le mort est encore aimé, qu'on ne laissera jamais sa mémoire s'éteindre.

On ne vient plus se recueillir dans les cimetières. On ne vient plus changer les fleurs, les entretenir. On y range les morts et on s'enfuit loin, très loin.

Henriette se relève. Elle fourre dans un sac-poubelle les fleurs déchirées et dans trois autres sacs les survivantes, qu'elle pose sur le siège passager de sa voiture. Chacun de ses gestes lui inflige une décharge de douleur. Sa sciatique la plie en deux comme si elle avait rapetissé de moitié. Elle n'arrive plus à rester tout à fait debout. Elle marche comme une vieille trappe. Mais elle n'abandonnera pas ses morts. Quand elle a choisi, en 1994, de devenir gérante des cimetières, les gens du village se sont mis à lui sourire la bouche fermée. Elle n'a jamais pu mettre le doigt sur la nature exacte de ce changement d'attitude envers elle, mais elle a tout de même eu l'intuition que ces nouveaux sourires, sans les dents, étaient un indice du dégoût mélangé de respect qu'inspirait son nouveau métier à ses amis, ses proches, ses voisins. Et ça l'étonnait, ça l'étonnera toujours. Henriette pratique le métier le plus naturel qui soit. Il faut bien que quelqu'un se charge d'enterrer les morts, de veiller sur eux.

Son mari Gilles creuse les trous. Ça fait plus d'argent qui leur reste. Comme ça, en plus de son salaire à elle, ils ont un léger surplus qui leur permet de garder la maison. Au début, il avait rechigné. Mais elle lui avait fait comprendre qu'avec la CSST qui refusait désormais de payer pour son dos, ce serait la maison de son père ou les trous. Gilles n'a plus mal au dos depuis longtemps. Elle feint de le croire quand il dit qu'il a mal, mais elle sait qu'il ment. Et c'est pour ça qu'elle le pousse. Pour qu'il se sente utile à quelque chose.

Henriette regarde le cimetière nettoyé. Il ne reste aucune trace du saccage si ce n'est l'absence d'arrangements floraux sur certaines tombes. Elle s'étonne que les vandales n'aient pas renversé ou cassé les pierres tombales. Arracher des fleurs est un acte bien anodin. Et c'est la troisième fois que ça se produit depuis un mois. Dès le deuxième événement, elle a lancé sa petite enquête. Personne n'a vu ni entendu de jeunes saouls dans les alentours du cimetière. Les déchirures ont été perpétrées dans la discrétion. À Kamouraska, à Mont-Joli, à Padoue, toujours les pierres tombales renversées, des dégâts matériels importants et quelques indices qui pointent vers des groupes de jeunes drogués ou en état d'ébriété complète. Ici, rien que du silence et des fleurs de toutes les couleurs sur le gazon vert tendre du printemps.

Gilles l'attend chez elle. Il est assis à la même place que d'habitude : à la table de la cuisine devant l'ordinateur portable, sa main droite sur la vieille souris qu'il a branchée au port USB parce que le pavé tactile ne fonctionne plus. À côté de lui, une assiette de spaghetti vide avec un fond de sauce qui se dessèche. Henriette la ramasse et la pose dans le bac d'eau souillée de la veille. Gilles ne bouge pas, ne la regarde pas, ne lui parle pas. Elle remarque à côté du téléphone deux post-it. Le rose lui dit de rappeler la Caisse. Le jaune mentionne un message d'Armand Brochu, dont la femme est enterrée au cimetière.

— C'est quoi, le message d'Armand ?

8 — Hmm ?

— C'est quoi, le message d'Armand Brochu ? Tu l'as pas mis sur le post-it.

Après cinq secondes de délai, Gilles répond sans lâcher l'écran des yeux.

— Y dit qu'y a vu des urubus à côté des tombes à matin. Au moins vingt. Y dit que c'est sûrement eux autres qui défont les fleurs.

Les urubus. Ces oiseaux dégoûtants dont la tête rouge et déplumée se confond avec les chairs qu'ils dévorent. Attirés par les odeurs du cimetière, incapables d'atteindre les corps enterrés, ils se défouleraient donc sur les arrangements floraux. Henriette ne s'explique pas la rage qu'elle éprouve de découvrir que les saccageurs sont ces oiseaux horribles qui nettoient les carcasses d'animaux jusqu'aux os sur le bord des routes. Des jeunes délinquants auraient pu être punis, mais les urubus repartiront sans conséquence. Libres de reproduire leurs méfaits ici ou ailleurs. Elle attrape les sacs à ordures qu'elle a laissés sur le pas de la porte en entrant et s'installe à la table à côté de Gilles. Pendant de longues heures, elle s'affaire à trier les fleurs intactes et à les identifier. Les œillets bleus et jaunes appartiennent au lot des Desrosiers, les roses rouges à celui des Brochu et les orchidées blanches au petit Cloutier. Elle s'arrête un instant, se frotte le nez, le front, les orbites. Quand ils ont descendu le minuscule cercueil de l'enfant en terre, sa mère s'est effondrée. Elle était tellement alourdie par la douleur qu'il a fallu cinq hommes pour la relever. Certaines fleurs et légumes sont plus difficiles à identifier. Henriette les distribue équitablement entre les lots. Elle sait que l'arrangement de la mère de sa voisine était particulièrement fourni en fougères, alors elle lui en met un peu plus. La pauvre est morte dans un accident de voiture. Elle s'est endormie au volant en revenant de ses traitements de chimio à l'hôpital régional. Ce jour-là, personne n'avait pu se libérer pour l'accompagner. Henriette choisit une pivoine fuchsia qui semble encore plus réelle que les vraies, si ce n'est de la texture. Celle-là vient de la tombe de son père. L'homme qui s'occupait du cimetière 9

avant 1994 était d'une indécatesse qui frôlait l'obscénité. Il avait sauté à pieds joints sur le monticule de terre qui recouvrait le cercueil de son père pour l'aplatir. À pieds joints. Il était tout rouge et il sautait. Deux ans plus tard, il mourait et Henriette prenait sa place. Chaque fois qu'elle passe devant son lot, elle se retient. Pour ne pas le piétiner, elle se retient.

Henriette voudrait tuer les urubus qui ont profané le repos de ses morts. Mais elle doute que ce soit légal. De toute façon, elle n'a aucune habileté pour manier les carabines que Gilles entrepose dans le sous-sol. Et même si elle y arrivait, elle abattrait une seule bête et toutes les autres s'envoleraient.

Gilles se lève, se dérhume, se gratte et monte se coucher. Il est vingt et une heures. Henriette a oublié de souper. Gilles n'a pas remarqué.



Henriette gare sa voiture devant la porte du cimetière. Gilles n'était pas encore levé quand elle a quitté la maison à huit heures. Elle a mis le couvert pour deux. Par habitude ou par obstination. Elle a laissé le café sur le réchaud.

Elle attrape les fleurs qu'elle a emballées dans des sacs d'épicerie en plastique étiquetés par lot. Comme pour un rituel sacré, elle pose les sacs devant les pierres tombales en s'excusant intérieurement aux morts d'avoir marché au-dessus de leurs cercueils. Puis elle retourne à sa voiture et rapporte une petite valise qu'elle a remplie d'outils : fusil à colle chaude, corde, pince, broche. Heureusement, les urubus n'ont pas réussi à arracher les bases des arrangements. Henriette s'arrête devant chaque tombe, et pendant des heures elle recolle les morceaux, les attache, les entortille. Elle s'agenouille, se penche, se relève. Son nerf sciatique se tend chaque fois un peu plus. Elle souffre.

Henriette parle aux morts. Elle leur raconte les potins du village, leur explique les derniers aménagements qu'elle a faits dans son jardin, leur donne des nouvelles de leur

famille. À son père elle ne dit rien. Elle replace les pivoines en silence. Intimidée.

Quand elle atteint la tombe du petit Cloutier, Henriette ne sait plus quoi raconter. Elle n'a jamais vraiment parlé à un enfant. Les enfants, on les regarde jouer, on leur caresse les cheveux, on les chatouille. Mais au petit Cloutier, tué par les roues du tracteur de son grand-papa, elle n'arrive pas à faire la conversation. Elle ne connaît plus les émissions à la mode. Ni les noms des éducatrices ou des enfants qu'il a pu croiser à la garderie. À force de chercher, elle trouve enfin une chose qui ne s'est jamais démodée. Elle fredonne.

« Bonne nuit, cher enfant, dans tes langes blancs, tu reposes en paix en rêvant des cieux. Quand le jour reviendra, tu te réveilleras. Quand le jour reviendra, tu te réveilleras. »



Gilles s'est incrusté devant son écran. À la table de la cuisine, il occupe la même position qu'hier, avant-hier, la semaine dernière, le mois passé. Il lit les commentaires à propos de ses commentaires, répond au commentaire du commentaire du commentaire. Comme s'il allait régler quelque chose. Convaincre quelqu'un. Il croit que c'est important.

Henriette ramasse l'assiette qu'il a laissé traîner à côté de lui. Une croûte et le reste d'une tranche de tomate. Il a dû se faire un sandwich. Quand il mange un sandwich, Gilles laisse toujours une bouchée. À leurs débuts, elle avait trouvé ce détail charmant.

En fouillant dans le congélateur, elle trouve un paquet de viande hachée qu'elle dégèle au micro-ondes. Elle pèle une dizaine de patates qu'elle met à bouillir. Elle lave quelques morceaux de vaisselle et cuit la viande. Puis elle pile les patates avec du beurre et du lait. Dans un grand plat, elle verse le steak haché en étages avec deux cannes de blé d'Inde en crème et la purée. Elle enfourne le tout. La cuisine est propre. Gilles aura de quoi manger pour au moins trois jours. 11

À leurs débuts, elle décorait le pâté chinois en faisant des motifs sur la purée avec une fourchette. Elle a arrêté depuis longtemps. Gilles n'a pas remarqué.

Henriette mange une minuscule part de pâté chinois puis elle monte se coucher.



Au volant de sa voiture, Henriette pleure. De rage. Les urubus sont revenus au petit matin, et elle a retrouvé le cimetière saccagé. Les arrangements qu'elle avait mis des heures à reconstituer la veille étaient à nouveau disséminés un peu partout sur le gazon. « S'ils veulent de la charogne, on va leur en donner », qu'elle s'est dit, et elle est repartie vers chez elle pour aller chercher dans la grange le sac de carbofuran que Gilles garde là au cas où depuis qu'ils ont liquidé la ferme. Au cas où quoi, il ne l'a jamais dit. Puis elle a parcouru les rangs de son village à la recherche de cadavres de petits animaux. Elle a mis des heures à trouver ce qu'il lui fallait. Les porcs-épics et les moufettes abondent sur le bord des routes au printemps, mais il lui aurait été impossible de les transporter. Enfin, elle a trouvé une petite marmotte le ventre en l'air dont la mort ne devait remonter qu'à quelques heures. Munie de ses gants de vaisselle et d'un couteau de boucher, elle a récupéré la carcasse de la bête, l'a éventrée et farcie d'insecticide puis l'a emballée dans trois épaisseurs de sacs en plastique Metro.

Maintenant, elle se dirige vers le cimetière en se traitant de vieille folle.

Mais le petit Cloutier a le droit de reposer en paix. Il a le droit d'être débarrassé de ces bêtes horribles qui le terrorisent. Et le père d'Henriette a le droit au respect. Et les Marchand, les Brochu, les Tremblay, les Desrosiers, les Bélanger ont le droit de dormir doucement sous la terre, rassurés par la délicate beauté des arrangements floraux posés là par leurs proches qui les aiment même s'ils continuent de

ont des têtes aussi répugnantes que des foies de bœuf briser la parfaite harmonie de son cimetière.

Il fait déjà noir quand elle se gare sur le bord de la route. Le cimetière n'a pas de voisins immédiats, mais elle s'assure qu'aucune voiture n'est en vue avant de se diriger en boitant au milieu des pierres tombales. Elle déchire en tremblant les trois sacs de plastique et laisse tomber la marmotte, qui roule sur le ventre.

Henriette regarde la bête. Elle doute.



Quand elle entre dans sa cour, Henriette constate que Gilles n'a pas allumé les lumières de la cuisine, mais la lueur de l'écran lui confirme qu'il n'est toujours pas couché. Elle se dirige vers la grange pour y ranger le sac de carbofuran. Elle en referme l'ouverture avec du Tuck Tape. En retournant vers la maison, elle s'arrête un instant pour écouter le grand-duc qui hulule au loin. Elle l'entend presque tous les soirs et ce refrain, constant et répétitif, qui l'attire au plus profond de la forêt, loin d'elle-même, la libère pendant quelques brèves secondes de la trivialité des gestes qu'elle reproduit chaque jour sans savoir pourquoi.

Henriette inspire.

Henriette expire.

Puis, elle rentre dans la cuisine. Elle jette ses gants de plastique et se lave les mains puis nettoie son couteau à l'eau de Javel. Enfin, elle ramasse l'assiette qui repose à côté de la main droite de Gilles et la dépose sur le comptoir.

Le carbofuran, les gants de vaisselle, le couteau de boucher. Gilles n'a rien remarqué.

Pendant qu'elle se débat dans la vie réelle, son mari se liquéfie dans un monde parallèle. Il ne la salue pas quand il monte se coucher, lorsqu'elle lui parle il répond à peine, elle a renoncé depuis longtemps à lui demander de l'aide dans la maison. Henriette réalise soudain qu'elle continue à prendre soin de lui comme elle prend soin de ses morts.



Elle a choisi le poison pour le silence et la pureté. Une arme dont on ne verrait pas les traces. Qui laisserait les oiseaux intacts, presque vivants, mais figés quelque part. Ailleurs. Dans une posture qu'elle imaginait tragique et esthétique. Leurs corps épargnés de toutes les violences. Mais quelque chose comme une certitude, une angoisse intenable l'a réveillée aux petites heures et elle s'est ruée vers le cimetière pour y découvrir l'horreur.

Les oiseaux n'ont pas pu repartir. Pire: ils ne sont pas tous morts. Certains agonisent encore, tentent de s'envoler, s'enfargent dans leurs propres pattes, leurs ailes déployées comme s'ils étaient une seule immense bête cassée. Ils régurgitent ce qu'ils ont pu avaler. L'odeur est infecte. Leur plumage lustré, teinté de rose par le soleil qui monte au-dessus des collines, se convulse au milieu des fleurs de soie.

Puis un autre grand oiseau arrive, il veut profiter du repas, il plonge vers les restes de la marmotte. Henriette ne le permettra pas. Elle court même si une douleur insoutenable la traverse de la hanche à la cheville. Elle hurle. « Va-t'en ! Va-t'en ! » L'urubu repart le ventre vide. Mais il vivra.

Elle se laisse tomber sur le gazon. Soudain, une certitude, qui flottait quelque part en elle depuis plusieurs semaines, refait surface dans sa conscience; la foudroie. Si les tombes avaient été recouvertes de vraies fleurs, rien de tout cela ne serait arrivé.



Henriette se tient devant Gilles.

Elle a regardé tous les oiseaux mourir. A attendu pendant de longues minutes, pétrifiée par la peur d'être vue. Puis elle les a ramassés un à un à mains nues malgré l'odeur répugnante des vomissures. Elle les a empilés dans le coffre de sa voiture. Elle a soigneusement emballé les restes de la marmotte dans les sacs Metro déchirés. Elle a pleuré. Elle s'est maudite.

Et maintenant, elle attend que son mari la remarque.
Quand il lève enfin son regard blasé vers elle, Henriette
lui demande la seule chose qu'il est encore capable de faire.
« Va creuser un grand trou, Gilles. »
Puis elle ramasse son reste de pâté chinois séché et le
jette dans la poubelle avec l'assiette.